

quête, tenant en main un petit plateau d'argent sur lequel les assistants déposaient leur offrande. On présenta d'abord le plateau à la marquise présidente. Sans quitter la petite fille qu'elle venait d'adopter, Isabelle introduisit la main dans l'une des poches de sa robe.

— Hélas ! je n'ai pas sur moi mon portemonnaie !

— N'importe, répondit tout de suite la baronne, qui ne la perdait pas de vue, vous êtes toujours à temps.

— J'enverrai demain, révérende mère, l'année de pension de ma fille, demain..... mais non, tout de suite.

— Portant la main à son oreille droite, elle en détacha le pendant auquel était enclâssé un brillant de la plus belle eau et du plus grand prix. Après l'avoir déposé dans le plateau, elle s'apprêtait à dépouiller aussi l'oreille gauche; mais dans la hâte avec laquelle elle exécutait ce mouvement, sa main trembla, l'aiguillon de la bouche se tordit, et, en la détachant, elle atteignit le gras de l'oreille et le déchira. Quatre ou cinq gouttelettes de sang s'en échappèrent et tombèrent sur son collier et sur sa gorgorette, en tachant l'ivoire de son cou. Les dames qui l'entouraient et qui faisaient attention à son acte généreux, se levèrent et coururent vers elle comme vers un blessé dans une bataille.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous fait là ? Vous souffrez, n'est-ce pas ? Pauvre dame ! pour faire le bien vous êtes blessée ! Retirez-vous, il faut soigner cela, laver l'oreille avec de l'eau acidulée..... y mettre un morceau de taffetas d'Angleterre.

On avait tiré une dizaine au moins de mouchoirs de batiste pour éteindre le sang, pour cicatriser la blessure. Mais la marquise, faisant l'intrépide, ne poussa pas un hélas ! ne bougea point, et répondit à tout cet empressement affectueux :

— Ce n'est rien, ce n'est rien.

Elle comprima avec son propre mouchoir le lobe écorché de son oreille pendant que la comtesse Eugénie effaçait les taches de sang avec un peu d'eau fraîche. Une bonne sœur converse qui était accourue lorsque l'opération fut achevée, dit humblement à la marquise :

— Les autres donnent de l'or et de l'argent pour nos orphelines ; vous avez fait plus que cela, madame, vous avez donné votre sang ; vos anges gardiens en ont compté les gouttes et les ont présentées à la sainte Vierge. Que Dieu vous le rende, charitable dame ; ce diamant ensanglanté priera Dieu pour vous !

Un compliment si religieux et si délicat toucha vivement le cœur de la jeune dame, et lui donna à penser pendant la longue distribution des prix remis par les dames protectrices de l'asile.

Dès que la cérémonie fut achevée, toutes les dames se levèrent, les unes nouant les brides de leurs chapeaux, les autres boutonnant leurs gants, lorsque la supérieure fit un signe de la main.

— Mesdames et chères bienfaitrices, il reste encore les dernières salutations des orphelines.

Aussitôt, les trois petites actrices reparurent sur la scène. La maîtresse les avait prises un instant à part, et, sous l'inspiration de M^{me} Béatrix, qui placée derrière le rideau, était l'âme de la fête, elle avait promptement composé deux petits couplets de circonstance, qu'il fallait ajouter aux remerciements. Elle avait, pendant que l'on poursuivait la cérémonie de la distribution des prix, fait répéter ces deux couplets aux petites filles, pour qu'elles eussent à les chanter sur le même air que les précédents. Les trois enfants s'assirent et l'aînée chanta un solo.

Après avoir exprimé d'affectueuses paroles de reconnaissance pour les généreuses bienfaitrices, en se tournant spécialement vers celles qui venaient de les adopter, elle prit par la main la fille adoptive de la marquise présidente, la conduisit devant son fauteuil, fit une révérence, et, parlant au nom de la petite fille, elle chanta :

Je ne suis plus orpheline,
Je ne crains plus la famine ;
Pour maman Dieu me destine,
Une dame de haut rang.
Elle est bonne, jeune et belle,
Elle se nomme Isabelle :
Sois ma fille, me dit-elle,
Je t'adopte avec mon sang !

Si le petit drame avait ému l'auditoire, le dernier adieu poétique de la petite chanteuse, et surtout la mention du sang versé, plongea toutes ces âmes sensibles dans une sorte d'ivresse de sentiments affectueux, de sorte que la marquise Isabelle, entre le bonheur d'une bonne œuvre accomplie et la faveur universelle qu'on lui témoignait avec tant de tendresse, perdit contenance, et, cachant son visage dans son mouchoir, elle versa de bien douces larmes de satisfaction et de joie. En chemin, la comtesse Eugénie lui demanda si sa blessure lui faisait beaucoup de mal.

— Bien Dieu ! ce n'est qu'une égratignure déjà cicatrisée.... J'aurais donné mon cœur à cette petite orpheline si gentille !

— Ah ! que votre cœur est bon, ma belle !

— N'est-ce pas vous qui m'avez montré l'exemple ?

— C'est possible, mais je n'ai pas payé par une oreille déchirée.

— Encore cette oreille ! Vous avez fait une plaie, un massacre d'une pauvre petite piqûre d'aiguille ; vous m'avez caressée, flattée, et soignée pour cela, plus qu'on ne l'eût fait ailleurs pour un coup de lance. Demain je remettrai des pendants d'oreille comme si rien n'était. Avec cela vous m'avez procuré le plus agréable des spectacles ; oui, je dis vrai, je ne m'y serais jamais attendue. Il ne s'agit pas ici du Théâtre Royal ou de l'Opéra ; c'est autre chose qu'un pas de Taglioni, ou une roulade de madame Catalunio. Je vous remercie sincèrement d'avoir eu l'excellente pensée de m'y conduire. S'il se présente une autre occasion d'assister à de semblables petites fêtes de famille, je vous prie en grâce, ne m'oubliez pas ; je serai heureuse et très-honorée de vous y accompagner.

LE PÈRE FRANCO.

ERRATA.—Dans le discours du Rév. M. Thibault, 1ère colonne, 26ème ligne, page 232, au lieu de *limité*, lisez *illimité*.

2ème colonne, 35ème ligne, page 232, à tant d'*éléments*, ajoutez *divers*.

2ème colonne, 18ème ligne, page 234, *notre Canada*, lisez à *notre Canada*.

1ère colonne, 18ème ligne, page 236, *ce qu'il faut aimer*, lisez *ce qu'il vous faut*, etc.